

Affinités électives

Collectif allemand à la galerie Zidoun-Bossuyt: peinture, sculpture, design, jusqu'au 11 mars

Sous la houlette de Thomas Zitzwitz, adepte du pli, l'exposition qui réunit six artistes allemands, slalome entre quotidien, poésie et citation postmoderniste.

Pour sa nouvelle exposition, la galerie Zidoun-Bossuyt a confié à l'artiste allemand Thomas Zitzwitz (né en 1964) un rôle de commissaire. Avec pour seule consigne, de fédérer des artistes exclusivement allemands. Ils sont donc six au total, «trois hommes et trois femmes», de générations différentes, tous confirmés, venus de Cologne, Berlin ou Düsseldorf, tous se connaissent – pour exemple, le cinglant collagiste, et vidéaste, Marcel Odenbach (Cologne, 1953) fut le professeur à la fois de Thomas Zitzwitz et de la Berlinoise Berta Fischer (née en 1973) – et l'accrochage réussit une partition «d'affinités électives» à coups de contrastes chromatiques, formels et techniques.

Le résultat parle du temps, de l'espace, d'histoire de l'art, de littérature aussi. C'est du reste à une citation de Goethe, *Wie bin ich nicht unglücklich*, à sa double négation (*combien je ne suis pas malheureux* signifiant, somme toute, *combien je suis heureux*), qu'emprunte le titre de cette exposition voulue comme «un acte joyeux», voire comme «un acte de résistance face aux nouveaux défis du monde».

Dans la grande salle, en suspension, la transparente sculpture en verre acrylique coloré de Bertha Fischer – amie de Bruce Nauman, disciple hybridée du dada de Jean Arp et de l'«abstraction-création» de Naum



Courtesy Zidoun Bossuyt Gallery and the artist / Photo: David Laurent

◀
Vue de
l'exposition

Gabo – est un élément organique, une sorte de monumental nuage dynamique, troué de formes ovales, dont le talent est de faire oublier les murs ou de les dissoudre en douceur.

Quelle heure est-il?

En face, un grand format minimal. Noir et blanc. Que Gregor Hildebrandt compose en agrégeant des bandes magnétiques. «C'est donc la musique qui, au sens propre et figuré, alimente l'œuvre, une musique paradoxalement inaudible» – il s'agit néanmoins de *L'Homme de la Mancha* incarné par Brel –, dont la folle quête est traduite/ visualisée par de larges salves de peinture blanche.

À côté, tout aussi musicale, surtout atmos-

phérique, et sensuelle, il y a la suite peinte au spray de Thomas Zitzwitz, qui plie la toile avant de la peindre, puis de la redéployer ultérieurement, héritier en cela du geste du Hongrois Simon Hantaï, permettant d'explorer/provoquer le hasard dans le tracé des formes et la répartition des couleurs. Et «dans le ton», dit Gilles Deleuze, «se lèvent des sons»...

C'est Isa Melsheimer qui clôt le parcours de la grande salle, avec un design céramique, lequel, posé sur une structure de Mario Bellini, convoque tantôt Le Corbusier, tantôt la liberté d'esprit d'un Ettore Sottsass, celui-là qui ébranla les certitudes des adeptes du fonctionnalisme. Mais la belle surprise nous accueille dès l'entrée: là, voisine du très

politique collage de Marcel Odenbach – qui tricote une analogie entre le colonialisme et les catastrophes naturelles (arbre déraciné pour cause de tempête) –, Alicja Kwade propose une magnifique géographie du temps – à l'aide de vingt-quatre fins anneaux d'acier, symbolisant les fuseaux horaires, avec leurs cassures/décalages et leurs îles –, dont elle donne aussi une orfèvre mesure grâce à de délicates aiguilles de montre, en laiton, disposées sur papier.

Une poétique façon de dire la fragilité du monde. Une invitation de toute beauté à la méditer.

MARIE-ANNE LORGE

* 6 Rue St-Ulric, Grund, tél.: 26.29.64.49.